

Écrivain majeur du XIX^e siècle, Balzac se détache de ses contemporains. Surabondant, démesuré, excessif, dispersé, curieux de tout, sa production s'engage sur de multiples théâtres. Mais cette profusion en diverses directions s'accompagne d'une magnifique intelligence, intelligence pointue, attentive, explicative, curieuse, parfois démonstrative, armée de connaissances affûtées dans les domaines juridiques, historiques, psychologiques, sans compter son goût pour l'art et les antiquités. Bousculant toutes les difficultés, semblable au légendaire bibendum buvant tous les obstacles, Balzac fait feu de tout bois, s'immisce en maints milieux, aborde les personnages les plus divers. Cette analyse ajustée, dont la rigueur précise, tentaculaire, tranche avec la puissance générale de l'entreprise aboutit à un mélange impressionnant, que l'on doit comparer avec les défis d'autres surdoués tels que Mozart et Giraudoux. Il s'agit de tourmentes orchestrées.

Exigeant, Balzac lâche difficilement un sujet qu'il ne l'ait épuisé, le voici détaillant un visage, un costume, un salon, une maison, une rue, la décoration d'un appartement, les rouages d'un procès, la généalogie d'une famille.

Les détails matériels, d'un décor, d'un paysage, d'une demeure, d'un quartier, d'une rue, n'empêchent pas quelques lignes plus loin un portrait psychologique plus abstrait, l'évocation sensuelle d'un personnage féminin, son allure, sa coiffure, sa robe, puis ce seront quelques théories philosophiques. Sans interruption, l'orchestre est symphonique, un instrument joue en soliste, un autre lui répond, l'ensemble des cordes sous-tend l'ensemble, le chef d'orchestre reprend la mélodie de l'intrigue, souvent rebondissant avec des variations sur le thème, des cadences, pour réveiller l'intérêt, puis surviennent de nouveaux épisodes et la fin parfois grandiose peut se décorer d'un détail ironique et narquois, vengeur. Balzac qui détaille n'oublie pas plus loin la synthèse, la réflexion, l'appel à des formules raisonnées qui fixent et estampillent les pages précédentes. Nous croyons qu'il nous égare, qu'il nous fait lanterner, alors qu'il se soucie de l'accomplissement de notre compréhension. Ce cheminement qui ne lâche pas la rampe de la raison, évolue de façon inexorable, nous tient en haleine et fait qu'il est l'un des auteurs que l'on lit avec le plus d'impatience, nourri que nous sommes de supplémentaires informations.

Devant ces laves incandescentes, les commentateurs et critiques tentent de le saisir avec des outils dont ils perçoivent bien vite l'insuffisance. Car Balzac malgré sa vaste production n'est guère un psychologue classique, non plus qu'un sociologue, encore moins un économiste, parfois scientifique amateur, occultiste à l'occasion. Point de conceptions générales, de théories littéraires. De la psychologie il a parfaitement saisi l'élaboration des

sentiments, leur mobilité, leur enchaînement, la balance entre affectivité et intelligence, entre passion et raison. Mais il n'aligne pas des types de personnalité comme le feraient un La Bruyère, un Molière. Chaque personnalité est complexe, capable d'improvisations, de bouleversements, de décisions et d'impulsions inattendues. Balzac nous décrit des désirs, des vouloirs, des tendances qui imprègnent les humains, mais surtout des comportements, des revirements, des engagements. L'homme pour lui est plus le jouet des circonstances, des occasions aléatoires, des rencontres providentielles que d'une psychogénèse longuement élaborée, que d'un sentiment majeur que seraient l'ambition, la jalousie, l'orgueil. Un jeune homme ruiné, au bord du suicide, rencontre un forçat évadé homosexuel déguisé en jésuite et qui va le sauver. La destinée sera autre, pendant un certain temps. Les êtres s'agrègent, les événements se succèdent, certains drames semblent prendre une valeur morale, aboutir à une conclusion apaisante, c'est peut-être une illusion. Le temps n'est pas toujours moral. D'ailleurs, les victoires sont souvent très relatives, ou tardives, liées à une fatalité soudaine. Certes madame Rose Ferraud a pu écarter le colonel Chabert qui menaçait son statut, mais il a proclamé haut et clair qu'elle n'est qu'une ancienne prostituée, la voici fragilisée. Ce réalisme désabusé qui veut sans cesse dissoudre et nuancer les conclusions nous dit que Balzac voit dans la personne un ensemble difficile à épuiser et à schématiser par des catégories psychologiques simples qui seraient par exemple l'obsession, la paranoïa, le narcissisme, l'hypocondrie, la dépression mélancolique. Il en résulte des attitudes inattendues,

insoupçonnées, presque étrangères, des amours dévastatrices, des vengeances secrètes qui prolifèrent soudain comme une maladie, se collectent comme un abcès. À l'inverse, un être en apparence peu sympathique va se dévouer dans l'ombre. Véronique Graslin est l'amante d'un criminel ; Gobseck, l'inquiétant usurier, lègue sa fortune aux enfants Restaud, ce qui rétablira un équilibre. Ainsi Balzac s'échappe des solutions simples, des idées réduites à un seul principe, à un absolu, qu'il moque sans cesse, dans *La Recherche de l'absolu*, dans *Le Chef d'œuvre inconnu*. Il n'a pas de formule magique, de pierre philosophale. En psychologie, nous trouverons rarement une psychogénèse intelligible, ce qui est peut-être le cas pour Diane de Maufrigneuse dans *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, pour Philippe Bridau dans *La Rabouilleuse*. Mais souvent, rien n'était prévisible. N'oublions pas qu'au-delà des Lumières et de La Révolution les rationalités ont été malaxées, pulvérisées, que le romantisme parfois sublime et angélique a fait aussi surgir des pulsions et des excès, déjà présents dans *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, dans les œuvres de Sade et d'Hoffmann. Ces violences cruelles se sont ensuite répandues dans la littérature courante. Les cloisons simples que l'on pourrait établir entre les êtres purs et les êtres maléfiques sont très perméables chez Balzac. Et de même au sein des êtres, qui ne sont pas éclairés par une partition organisée entre les bonnes et les mauvaises tendances, entre le bien et le mal, le ça et le surmoi, le bas et le haut, l'instinct et la raison. Madame de Bargeton quitte Angoulême pour Paris avec Lucien de Rubempré. Tous les deux y sont tout de suite ridicules.

Mais en quelques heures la provinciale est transformée comme par un coup de baguette magique par sa cousine, la marquise d'Espard, en une Parisienne élégante qui ignore son amour précédent pour le jeune homme. Elle a été le jouet des circonstances, parfaitement malléable, quasiment invertébrée. Et nous pouvons imaginer que le jeune homme n'a été qu'un viatique lui permettant de quitter Angoulême, mais c'est déjà nous qui élaborons une théorie, pour nous rassurer, *a posteriori*. Nous pouvons nous demander comment Balzac peut au total s'y retrouver, quelles sont les clés et les modèles bientôt laissés derrière, quels sont les axes d'une œuvre aussi vaste, aussi prégnante, où l'ambitieux Philippe Bridau n'est pas l'ambitieux Rastignac, l'avare Grandet différent de l'avare Gobseck. Duchesses perverses et fragiles, petites punaises vengeresses et secrètes, prostituées au grand cœur, militaires rudes et sans pitié, enfants malingres et broyés, ces cas presque tous atypiques n'ont pas besoin de s'intégrer dans une vaste psychologie synthétique. Balzac nous dit qu'il faut accepter cette multitude sans trop essayer de la rationaliser, accepter qu'elle nous étonne, que sa variété aléatoire est peut-être une richesse, qu'elle est jouissive et souffrante, hagarde et déboussolée, rarement récompensée, pas toujours émouvante.